

COMTESSE DE SÉGUR



*un bon petit  
diable*

# Sommaire

Chapitre I : LES FÉES

Chapitre II : L'AVEUGLE

Chapitre III : UNE AFFAIRE CRIMINELLE

Chapitre IV : LE FOUET; LE PARAFUET

Chapitre V : DOCILITÉ MERVEILLEUSE DE CHARLES. LES VISIÈRES

Chapitre VI : CHARLES. PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE.

Chapitre VII : NOUVELLE ET SUBLIME INVENTION DE CHARLES

Chapitre VIII : SUCCÈS COMPLET

Chapitre IX : MADAME MAC'MICHE SE VENGE

Chapitre X : DERNIER EXPLOIT DE CHARLES

Chapitre XI : MÉFAITS DE L'HOMME NOIR

Chapitre XII : DE CHARYBDE EN SCYLLA, ÉVÈNEMENTS TRAGIQUES

Chapitre XIII : ENQUÊTE—DERNIERS TERRIBLES PROCÉDÉS DE CHARLES

Chapitre XIV : CHARLES FAIT SES CONDITIONS IL EST DÉLIVRÉ

Chapitre XV : MADAME MAC'MICHE DÉGORGE ET S'ÉVANOUIT

Chapitre XVI : MADAME MAC'MICHE FILE UN MAUVAIS COTON

Chapitre XVII : BON MOUVEMENT DE CHARLES. IL S'OUBLIE AVEC LE CHAT

Chapitre XVIII : JULIETTE LE CONSOLE, REPENTIR DE CHARLES

Chapitre XIX : CHARLES HÉRITIER ET PROPRIÉTAIRE

Chapitre XX : CHARLES MAJEUR: ON LUI PROPOSE DES FEMMES; IL N'EN VEUT AUCUNE

Chapitre XXI : LES INTERROGATOIRES; CE QUI S'ENSUIT

Chapitre XXII : MARIANNE SE MARIE. TOUT LE MONDE SE MARIE

Chapitre XXIII : CHACUN EST CASÉ SELON SES MÉRITES

# Un bon petit diable

## I

### LES FÉES

Dans une petite ville d'Ecosse, dans la petite rue des Combats, vivait une veuve d'une cinquantaine d'années, Mme Mac'Miche. Elle avait l'air dur et repoussant. Elle ne voyait personne, de peur de se trouver entraînée dans quelque dépense, car elle était d'une avarice extrême. Sa maison était vieille, sale et triste; elle tricotait un jour dans une chambre du premier étage, simplement, presque misérablement meublée. Elle jetait de temps en temps un coup d'oeil à la fenêtre et paraissait attendre quelqu'un; après avoir donné divers signes d'impatience, elle s'écria:

«Ce misérable enfant! Toujours en retard! Détestable sujet! Il finira par la prison et la corde, si je ne parviens à le corriger!»

A peine avait-elle achevé ces mots que la porte vitrée qui faisait face à la croisée s'ouvrit; un jeune garçon de douze ans entra et s'arrêta devant le regard courroucé de la femme. Il y avait, dans la physionomie et dans toute l'attitude de l'enfant, un mélange prononcé de crainte et de décision.

Madame Mac'Miche:—D'où viens-tu? Pourquoi rentres-tu si tard, paresseux?

Charles:—Ma cousine, j'ai été retenu un quart d'heure par Juliette, qui m'a demandé de la ramener chez elle parce qu'elle s'ennuyait chez M. le juge de paix.

Madame Mac'Miche:—Quel besoin avais-tu de la ramener? Quelqu'un de chez le juge de paix ne pouvait-il s'en charger? Tu fais toujours l'aimable, l'officieux; tu sais pourtant que j'ai besoin de toi. Mais tu t'en repentiras, mauvais garnement!... Suis-moi.»

Charles, combattu entre le désir de résister à sa cousine et la crainte qu'elle lui inspirait, hésita un instant, la cousine se retourna, et, le voyant encore immobile, elle le saisit par l'oreille et l'entraîna vers un cabinet noir dans lequel elle le poussa violemment.

«Une heure de cabinet et du pain et de l'eau pour dîner! et une autre fois ce sera bien autre chose.

—Méchante femme! Détestable femme! marmotta Charles dès qu'elle eut fermé la porte. Je la déteste! Elle me rend si malheureux, que j'aimerais mieux être aveugle comme Juliette que de vivre chez cette méchante créature... Une heure!... C'est amusant!... Mais aussi je ne lui ferai pas la lecture pendant ce temps; elle s'ennuiera, elle n'aura pas la fin de Nicolas Nickleby, que je lui ai commencé ce matin! C'est bien fait! J'en suis très content.»

Charles passa un quart d'heure de satisfaction avec l'agréable pensée de l'ennui de sa cousine, mais il finit par s'ennuyer aussi.

«Si je pouvais m'échapper! pensa-t-il. Mais par où? comment? La porte est trop solidement fermée! Pas moyen de l'ouvrir... Essayons pourtant...»

Charles essaya, mais il eut beau pousser, il ne parvint seulement pas à l'ébranler Pendant qu'il travaillait en vain à sa délivrance, la clef tourna dans la serrure; il sauta lestement en arrière, se réfugia au fond du cabinet, et vit apparaître, au lieu du visage dur et sévère de sa cousine, la figure enjouée de Betty, cuisinière, bonne et femme de chambre tout à la fois.

«Qu'est-ce qu'il y a? dit-elle à voix basse. Encore en pénitence!

Charles:—Toujours, Betty, toujours. Tu sais que ma cousine est heureuse quand elle me fait du mal.

Betty:—Allons, allons, Charlot, pas d'imprudentes paroles! Je vais te délivrer, mais sois bon, sois sage!

Charles:—Sage! C'est impossible avec ma cousine; elle gronde toujours; elle n'est jamais contente! Ça m'ennuie à la fin.

Betty:—Que veux-tu, mon pauvre Charlot. Elle est ta protectrice et la seule parente qui te reste! Il faut bien que tu continues à manger son pain.

Charles:—Elle me le reproche assez et me le rend bien amer! Je t'assure qu'un beau jour je la planterai là et j'irai bien loin.

Betty:—Ce serait bien pis encore, pauvre enfant! Mais viens, sors de ce trou sale et noir.

Charles:—Et qu'est-ce qu'elle va dire?

Betty:—Ma foi, elle dira ce qu'elle voudra; elle ne te battra toujours pas.

Charles:—Oh! pour ça non! Elle n'a plus osé depuis que je lui ai si bien tordu la main l'autre jour... Te souviens-tu comme elle criait?

—Et toi, méchant, qui ne lâchais pas! dit Betty en souriant.

Charles:—Et après, quand j'ai dit que ce n'était pas exprès, que j'avais été pris de convulsions et que je sentais que ce serait toujours de même.

Betty:—Tais-toi, Charlot! Je crois que sa peur est passée, et puis c'est très mal tout ça.

Charles:—Je le sais bien, mais elle me rend méchant; méchant malgré moi, je t'assure.»

Betty fit sortir Charles, referma la porte, mit la clef dans sa poche, et recommanda à son protégé de se cacher bien loin pour que la cousine ne le vît pas.

Charles:—Je vais rejoindre Juliette.

Betty:—C'est ça; et comme c'est moi qui ai la clef du cabinet, ce sera moi qui l'ouvrirai dans trois quarts d'heure; mais sois exact à revenir.

Charles:—Ah! je crois bien! Sois tranquille! Cinq minutes avant l'heure, je serai dans ta chambre.»

Charles ne fit qu'un saut et se trouva dans le jardin, du côté opposé à la chambre où travaillait sa cousine. Betty le suivit des yeux en souriant.

«Mauvaise tête, dit-elle, mais bon coeur! S'il était mené moins rudement, le bon l'emporterait sur le mauvais... Pourvu qu'il revienne!... Ça me ferait une belle affaire!

—Betty! cria la cousine d'une voix aigre.

—Madame! répondit Betty en entrant.

Madame Mac'Miche:—N'oublie pas d'ouvrir la prison de ce mauvais sujet dans une demi-heure, et qu'il apporte Nicolas Nickleby; il lira haut jusqu'au dîner pendant que je travaillerai.

Betty:—Oui, Madame; je n'y manquerai pas.»

Au bout d'une demi-heure, Betty alla dans sa chambre; elle n'y trouva personne. Charles n'était pas rentré; elle regarda à la fenêtre..., personne!

«J'en étais sûre! Me voilà dans de beaux draps, à présent! Qu'est-ce que je dirai? Comment expliquer?... Ah! une idée! Elle est bonne pour Madame, qui croit aux fées et qui en a une peur effroyable. On lui fait croire tout ce qu'on veut en lui parlant fées. Je crois donc que mon idée est bonne; avec tout autre, ça n'irait pas.

—Betty, Betty! cria la voix aigre.

Betty:—Voici, Madame.

Madame Mac'Miche:—Eh bien? Charles? envoie-le-moi.

Betty:—Je l'aurais déjà envoyé à Madame, si j'avais la clef du cabinet; mais je ne peux pas la trouver.

Madame Mac'Miche:—Elle est à la porte, je l'y ai laissée.

Betty:—Elle n'y est pas, Madame; j'y ai regardé.

Madame Mac'Miche:—C'est impossible; il ne pouvait pas ouvrir par dedans.

Betty:—Que Madame vienne voir.

Mme Mac'Miche se leva, alla voir et ne trouva pas la clef.

Madame Mac'Miche:—C'est incroyable! je suis sûre de l'avoir laissée à la porte. Charles!... Charles!... Veux-tu répondre, polisson!»

Pas de réponse. Le visage de Mme Mac'Miche commença à exprimer l'inquiétude.

Madame Mac'Miche:—Que vais-je faire? Je n'ai plus que lui pour me lire haut pendant que je tricote. Mais cherche donc, Betty! Tu restes là comme un constable, sans me venir en aide.

Betty:—Et que puis-je faire pour venir en aide à Madame? Je ne suis pas en rapport avec les fées!

Madame Mac'Miche, effrayée:—Les fées? Comment, les fées? Est-ce que vous croyez... que... les fées...?

Betty, l'air inquiet:—Je ne peux rien dire à Madame: mais c'est extraordinaire pourtant que cette clef... ait disparu... si... merveilleusement...—Et puis, ce Charlot qui ne répond pas! Les fées l'auront étranglé... ou fait sortir peut-être.

Madame Mac'Miche:—Mon Dieu! mon Dieu! Que dis-tu là, Betty? C'est horrible! effroyable!...

Betty:—Madame ferait peut-être prudemment de ne pas rester ici... Je n'ai jamais eu bonne opinion de cette chambre et de ce cabinet.»

Mme Mac'Miche tourna les talons sans répondre et se réfugia dans sa chambre.

«J'ai été obligée de mentir, se dit Betty; c'est la faute de ma maîtresse et pas la mienne, certainement; il fallait bien sauver Charles. Tiens! je crois qu'elle appelle.

—Betty!» appela une voix faible.

Betty entra et vit sa maîtresse terrifiée, qui lui montrait du doigt la clef placée bien en évidence sur son ouvrage.

Betty:—Quand je disais! Madame voit bien! Qu'est-ce qui a placé cette clef sur l'ouvrage de Madame? Ce n'est certainement pas moi, puisque j'étais avec Madame!»

L'air épanoui et triomphant de Betty fit naître des soupçons dans l'esprit méfiant de Mme Mac'Miche, qui ne pouvait comprendre qu'on n'eût pas peur des fées.

«Vous êtes sortie d'ici après moi, dit-elle en regardant Betty fixement et sévèrement.

Betty:—Je suivais Madame; bien certainement, je n'aurais pas passé devant Madame.

Madame Mac'Miche:—Allez ouvrir le cabinet et amenez-moi Charles, qui mérite une punition pour n'avoir pas répondu quand je l'ai appelé.»

Betty sortit, et, après quelques instants, rentra précipitamment en feignant une grande frayeur.

«Madame! Madame! Charlot est tué,... étendu mort sur le plancher! Quand je disais! les fées l'ont étranglé.»

Mme Mac'Miche se dirigea avec épouvante vers le cabinet, et aperçut en effet Charles étendu par terre sans mouvement, le visage blanc comme un marbre. Elle voulut l'approcher, le toucher; mais Charles, qui n'était pas tout à

fait mort, fut pris de convulsions et détacha à sa cousine force coups de poing et coups de pied dans le visage et la poitrine.

Betty, de son côté, fut prise d'un rire convulsif qui augmentait à chaque coup de pied que recevait la cousine et à chaque cri qu'elle poussait; la frayeur tenait Mme Mac'Miche clouée à sa place, et Charles avait beau jeu pour se laisser aller à ses mouvements désordonnés. Un coup de poing bien appliqué sur la bouche de sa cousine fit tomber ses fausses dents; avant qu'elle eût pu les saisir, et pendant qu'elle était encore baissée, Charles se roula, saisit les faux cheveux de Mme Mac'Miche, les arracha, toujours par des mouvements convulsifs, les chiffonna de ses doigts crispés, ouvrit les yeux, se roula vers Betty, et, lui saisissant les mains comme pour se relever, lui glissa les dents de sa cousine.

«Dans sa coupe», dit-il tout bas.

Les convulsions de Charles avaient cessé; son visage si blanc avait repris sa teinte rose accoutumée; les sourcils seuls étaient restés pâles et comme imprégnés de poudre blanche, probablement celle que les fées avaient répandue sur son visage, et que l'agitation des convulsions avait fait partir. Betty, moins heureuse que Charles, ne pouvait encore dominer son rire nerveux. Mme Mac'Miche ne savait trop que penser de cette scène; après avoir promené ses regards courroucés de Charles à la bonne, elle tira les cheveux du premier pour l'aider à se relever, et donna un coup de pied à Betty pour amener une détente nerveuse; le moyen réussit: Charles sauta sur ses pieds et s'y maintint très ferme, Betty reprit son calme et une attitude plus digne.

Madame Mac'Miche:—Que veut dire tout cela, petit drôle?

Charles:—Ma cousine, ce sont les fées.

Madame Mac'Miche:—Tais-toi, insolent, mauvais garnement! Tu auras affaire à moi, avec tes f..., tu sais bien!

Charles:—Ma cousine, je vous assure... que je suis désolé pour vos dents...

Madame Mac'Miche:—C'est bon, rends-les-moi.

Charles:—Je ne les ai pas, ma cousine, dit Charles en ouvrant ses mains; je n'ai rien,... et puis, pour vos cheveux...

Madame Mac'Miche:—Tais-toi, je n'ai pas besoin de tes sottises excuses; rends-moi mes dents et mes boucles de cheveux.

Charles:—Vrai, je ne les ai pas, ma cousine; voyez vous-même.»

La cousine le fouilla, chercha partout, mais en vain.

Betty:—Madame ne veut pas croire aux fées; c'est pourtant très probable que ce sont elles qui ont emporté les dents et les cheveux de Madame.

—Sotte! dit Mme Mac'Miche en s'éloignant précipitamment. Venez lire, Monsieur! et tout de suite.»

Charles aurait bien voulu s'esquiver, trouver un prétexte pour ne pas lire, mais la cousine le tenait par l'oreille; il fallut marcher, s'asseoir, prendre le livre et lire. Son supplice ne fut pas long, parce que le dîner fut annoncé une demi-heure après; les fées avaient donné une heure de bon temps à Charles. Les événements terribles qui venaient de se passer effacèrent du souvenir de Mme Mac'Miche la faute

et la punition de Charles: elle le laissa dîner comme d'habitude.

A peine Mme Mac'Miche eut-elle mangé deux cuillerées de potage, qu'elle s'aperçut d'un corps dur contenu dans l'assiette; croyant que c'était un os, elle chercha à le retirer et vit... ses dents! La joie de les retrouver adoucit la colère qui cherchait à se faire jour; car, malgré sa crédulité aux fées et la frayeur qu'elle en avait, elle conservait ses doutes sur le rôle que leur avaient fait jouer Betty et Charles; elle se promit d'autant plus de redoubler de surveillance et de sévérité, mais elle n'osa pas en reparler, de peur d'éveiller la colère des fées.

Charles redemanda du bouilli.

Madame Mac'Miche:—Ne lui en donne pas, Betty; il mange comme quatre.

Charles:—Ma cousine, j'en ai eu un tout petit morceau, et j'ai encore bien faim.

Madame Mac'Miche:—Quand on est pauvre, quand on est élevé par charité et qu'on n'est bon à rien, on ne mange pas comme un ogre et on ne se permet pas de redemander d'un plat. Tâchez de vous corriger de votre gourmandise, Monsieur.»

Charles regarda Betty, qui lui fit signe de rester tranquille. Jusqu'à la fin du dîner, Mme Mac'Miche continua ses observations malveillantes et méchantes, comme c'était son habitude. Quand elle eut fini son café, elle appela Charles pour lui faire encore la lecture pendant une ou deux heures. Forcé d'obéir, il la suivit dans sa chambre, s'assit tristement et commença à lire. Au bout de dix minutes il entendit ronfler: il leva les yeux. Bonheur! la cousine dormait! Charles n'avait garde de laisser échapper une si belle

occasion; il posa son livre, se leva doucement, vida le reste du café dans la tabatière de sa cousine, cacha son livre dans la boîte à thé, son ouvrage dans le foyer de la cheminée, et s'esquiva lestement sans l'avoir éveillée. Il alla rejoindre Betty, qui lui donna un supplément de dîner.

Betty:—Ne va pas faire comme tantôt et disparaître quand ta cousine te demandera. Elle se doute de quelque chose, va; nous ne réussirons pas une autre fois. Cette clef que j'avais si adroitement posée sur son ouvrage! Ton visage enfariné, tes convulsions, les miennes; tout ça n'est pas clair pour elle.

Charles:—Je me suis pourtant trouvé bien à propos pour rentrer à temps dans ma prison!

Charles:—C'est égal, c'est trop fort! Elle croit bien aux fées, mais pas à ce point. Sois prudent, crois-moi.»

Charles sortit, mais au lieu de rentrer chez sa cousine, il ouvrit comme le matin la porte du jardin et courut chez Juliette. Voilà trois fois qu'il y va; nous allons le suivre et savoir ce que c'est que Juliette.

## II

### L'AVEUGLE

«Comment, te voilà encore, Charles? dit Juliette en entendant ouvrir la porte.

Charles:—Comment as-tu deviné que c'était moi?

Juliette:—Par la manière dont tu as ouvert; chacun ouvre différemment, c'est bien facile à reconnaître.

Charles:—Pour toi, qui es aveugle et qui as l'oreille si fine; moi, je ne vois aucune différence; il me semble que la porte fait le même bruit pour tous.

Juliette:—Qu'as-tu donc, pauvre Charles? Encore quelque démêlé avec ta cousine? Je le devine au son de ta voix.

Charles:—Eh! mon Dieu oui! Cette méchante, abominable femme me rend méchant moi-même. C'est vrai, Juliette: avec toi, je suis bon et je n'ai jamais envie de te jouer un tour ou de me fâcher; avec ma cousine, je me sens mauvais et toujours prêt à m'emporter.

Juliette:—C'est parce qu'elle n'est pas bonne, et que toi, tu n'as ni patience ni courage.

Charles:—C'est facile à dire, patience; je voudrais bien t'y voir; toi qui es un ange de douceur et de bonté, tu te mettrais en fureur.»

Juliette sourit.

«J'espère que non, dit-elle.

Charles:—Tu crois ça. Écoute ce qui m'arrive aujourd'hui depuis la première fois que je t'ai quittée; à ma seconde visite, je ne t'ai rien dit parce que j'avais peur que tu ne me fisses rentrer chez moi tout de suite; à présent j'ai le temps, puisque ma cousine dort, et tu vas tout savoir.»

Charles raconta fidèlement ce qui s'était passé entre lui, sa cousine et Betty.

«Comment veux-tu que je supporte ces reproches et ces injustices avec la patience d'un agneau qu'on égorge?

Je ne t'en demande pas tant, dit Juliette en souriant; il y a trop loin de toi à l'agneau; mais, Charles, écoute-moi. Ta cousine n'est pas bonne, je le sais et je l'avoue; mais c'est une raison de plus pour la ménager et chercher à ne pas l'irriter. Pourquoi es-tu inexact, quand tu sais que cinq minutes de retard la mettent en colère?

Charles:—Mais c'est pour rester quelques minutes de plus avec toi, pauvre Juliette; il n'y avait personne chez toi quand je t'ai ramenée.

Juliette:—Je te remercie, mon bon Charles; je sais que tu m'aimes, que tu es bon et soigneux pour moi; mais pourquoi ne l'es-tu pas un peu pour ta cousine?

Charles:—Pourquoi? Parce que je t'aime et que je la déteste; parce que, chaque fois qu'elle se fâche et me punit injustement, je veux me venger et la faire enrager.

—Charles, Charles! dit Juliette d'un ton de reproche.

Charles:—Oui, oui, c'est comme ça; elle a reçu des coups dans la poitrine, au visage; j'ai fait cacher par Betty (qui la

déteste aussi) ses vilaines dents dans sa soupe; je lui ai arraché et déchiré sa perruque; et quand elle va s'éveiller, elle va trouver sa tabatière pleine de café, son livre et son ouvrage disparus; elle sera furieuse, et je serai enchanté, et je serai vengé!

Juliette:—Vois comme tu t'emportes! Tu tapes du pied, tu tapes les meubles, tu cries, tu es en colère, enfin; tu fais juste comme ta cousine, et tu dois avoir l'air méchant comme elle.

—Comme ma cousine! dit Charles en se calmant; je ne veux rien faire comme elle, ni lui ressembler en rien.

Juliette:—Alors sois bon et doux.

Charles:—Je ne peux pas; je te dis que je ne peux pas.

Juliette:—Oui, je vois que tu n'as pas de courage.

Charles:—Pas de courage! Mais j'en ai plus que personne, pour avoir supporté ma cousine depuis trois ans!

Juliette:—Tu la supportes en la faisant enrager sans cesse; et tu es de plus en plus malheureux, ce qui me fait de la peine, beaucoup de peine.

Charles:—Oh! Juliette, pardonne-moi! Je suis désolé, mais je ne peux pas faire autrement.

Juliette:—Essaye; tu n'as jamais essayé! Fais-le pour moi, puisque tu ne veux pas le faire pour le bon Dieu. Veux-tu? Me le promets-tu?

—Je le veux bien, dit Charles avec quelque hésitation, mais je ne te le promets pas.

Juliette:—Pourquoi, puisque tu le veux?

Charles:—Parce qu'une promesse, et à toi surtout, c'est autre chose, et je ne pourrais y manquer sans rougir, et..., et... je crois... que j'y manquerais.

Juliette:—Écoute, je ne te demande pas grand'chose pour commencer. Parle, crie, dis ce que tu voudras, mais ne fais pas d'acte de vengeance, comme les coups de pied, les dents, les cheveux, le tabac, le livre, l'ouvrage, etc.; et tu en as fait bien d'autres!

Charles:—J'essayerai, Juliette; je t'assure que j'essayerai. Pour commencer, je vais rentrer, de peur qu'elle ne s'éveille.

Juliette:—Et tu remettras le livre, l'ouvrage?

Charles:—Oui, oui, je te promets. Ah! ah! et le tabac! ajouta Charles en se grattant la tête; il sentira le café.

Juliette:—Fais une belle action; avoue-lui la vérité, et demande-lui pardon.

Charles, serrant les poings:—Pardon? A elle, pardon? Jamais!

Juliette, tristement:—Alors fais comme tu voudras, mon pauvre Charles; que le bon Dieu te protège et te vienne en aide! Adieu.

—Adieu, Juliette, et au revoir, dit Charles en déposant un baiser sur son front. Adieu. Es-tu contente de moi?

—Pas tout à fait! Mais cela viendra, avec le temps... et de la patience, dit-elle en souriant.

Charles sortit et soupira.

«Cette pauvre, bonne Juliette! Elle en a de la patience, elle! Comme elle est douce! Comme elle supporte son malheur,... car c'est un malheur,... un grand malheur d'être aveugle! Elle est bien plus malheureuse que moi! Demander pardon! m'a-t-elle dit... A cette femme que je déteste!... C'est impossible: je ne peux pas!»

Charles rentra avec un sentiment d'irritation; il entra dans la chambre de sa cousine, qui dormait encore, heureusement pour lui; il retira le livre de la boîte à thé, et voulut prendre le tricot caché au fond du foyer: mais, en allongeant sa main pour l'atteindre, il accrocha la pincette, qui retomba avec bruit; la cousine s'éveilla.

«Que faites-vous à ma cheminée, mauvais sujet?

—Je ne fais pas de mal à la cheminée, ma cousine, répondit Charles, prenant courageusement son parti; je cherche à retirer votre ouvrage qui est au fond.

Madame Mac'Miche:—Mon ouvrage! au fond de la cheminée! Comment se trouve-t-il là dedans? Je l'avais près de moi.

Charles, résolument:—C'est moi qui l'y ai jeté, ma cousine.

Madame Mac'Miche:—Jeté mon ouvrage! Misérable! s'écria-t-elle se levant avec colère.

Charles:—J'ai eu tort, mais vous voyez que je cherche à le ravoir.

Madame Mac'Miche:—Et tu crois, mauvais garnement, que je supporterai tes scélératesses, toi, mendiant, que je nourris par charité!»

Charles devint rouge comme une pivoine; il sentait la colère s'emparer de lui, mais il se contint et répondit froidement:

«Ma nourriture ne vous coûte pas cher; ce n'est pas cela qui vous ruinera.

Madame Mac'Miche:—Insolent! Et tes habits, ton logement, ton coucher?

Charles:—Mes habits! ils sont râpés, usés comme ceux d'un pauvre! Trop courts, trop étroits avec cela. Quand je sors, j'en suis honteux...

—Tant mieux, interrompit la cousine avec un sourire méchant.

Charles:—Attendez donc! Je n'ai pas fini ma phrase! J'en suis honteux pour vous, car chacun me dit: «Il faut que «ta cousine soit joliment avare pour te laisser vêtu comme tu es».

Madame Mac'Miche:—Pour le coup, c'est trop fort! Attends, tu vas en avoir.»

La cousine courut chercher une baguette; pendant qu'elle la ramassait, Charles saisit les allumettes, en fit partir une, courut au rideau:

«Si vous approchez, je mets le feu aux rideaux, à la maison, à vos jupes, à tout!»

Mme Mac'Miche s'arrêta; l'allumette était à dix centimètres de la frange du rideau de mousseline. Pourpre de rage, tremblante de terreur, ne voulant pas renoncer à la raclée qu'elle s'était proposé de donner à Charles, n'osant pas le pousser à exécuter sa menace, ne sachant quel parti prendre, elle fit peur à Charles par l'expression menaçante